

Une géographie de Courbet dans la vallée de la Loue

Robert Chapuis

2010 – Lettres comtoises, Paysages déc. 2010

La géographie, science des lieux, se pose fondamentalement des questions simples, mais aux réponses souvent complexes : où sont les choses et les gens ? Pourquoi là et pas ailleurs ? Pourquoi là plus qu'ailleurs ? L'idée est ici de poser ces questions à propos des sites peints par Gustave Courbet dans la vallée de la Loue.

Le peintre de la Haute-Loue

Gustave Courbet, peintre de la vallée de la Loue ? Qui oserait prétendre le contraire car rarement autant que lui, un artiste n'aura représenté son pays natal. Ne s'étonnait-il pas lui-même, lorsque des peintres recherchaient d'autres régions que la leur pour y trouver des paysages à peindre : « Vous n'avez donc pas de pays que vous soyez obligé d'emprunter le pays des autres pour le peindre (...). Pour peindre un pays, il faut le connaître. Moi je connais mon pays, je le peins. Ces sous-bois, c'est chez moi, cette rivière, c'est la Loue, celle-ci, c'est le Lison ; ces rochers, ce sont ceux d'Ornans et du Puits noir. Allez-y voir, vous reconnaîtrez tous mes tableaux » (*Fernier et al.*).

Devenu un peintre connu à Paris, il revient néanmoins régulièrement dans sa chère vallée pour en saisir les paysages. Sur plus de neuf cents oeuvres, trois cents environ portent sur des paysages comtois, la plupart se situant dans les vallées de la Loue et de ses affluents (Lison, Brème) ou vers Flagey, village voisin du plateau où se trouve sa maison paternelle. Comme il le dit lui-même plus haut, il tire son inspiration de l'eau, des sous-bois, particulièrement ceux du ruisseau de la Brème et du Puits noir, ainsi que les cascades, sources, grottes, falaises et rochers, ceux d'Ornans en particulier.

S'attarder à chercher pourquoi Courbet reste attaché à sa petite patrie, alors que bien d'autres n'ont alors qu'une idée, partir à Paris et ne plus revenir, nous emmènerait trop loin de la géographie... En revanche on peut d'abord remarquer qu'il s'est intéressé uniquement à la Haute-Loue, délaissant ainsi le reste de la vallée. En effet, si l'on met à part le Lison, son parcours de peintre s'arrête à Scey, c'est-à-dire peu avant que la rivière ne quitte le plateau d'Ornans pour s'enfoncer, à hauteur du village de Cademène, dans le chaînon montagneux du faisceau de Mamirolle. La vallée perdant alors de son ampleur et devenant trop étroite pour y loger les villages, la Haute-Loue se termine à cet étranglement avant de s'ouvrir à nouveau, plus à l'aval, dans le val d'Amour.

Quatre sites de prédilection

En Haute-Loue, Courbet pose son chevalet dans quatre lieux préférés. Naturellement à Ornans, où se situe sa maison natale et où plus tard il établira ses

ateliers, l'un sur l'actuelle place Courbet, l'autre à la sortie de la localité en direction de Besançon. Il la représente une soixantaine de fois, en particulier les fameux rochers de la Roche du Mont qui barrent l'horizon de *l'Enterrement*, le vieux pont de Nahin, le château qui domine la cité, ainsi que des perspectives sur la cité elle-même, dominée par le haut et massif clocher de son église.

Hors Ornans, trois sites l'ont particulièrement intéressé. Tout d'abord la Brème et son Puits noir « encaissement du ruisseau dans des rochers » comme il l'écrit, et qu'il représente une trentaine de fois soit comme simple paysage, soit en tant que cadre d'une représentation animalière (cerf, chevreuil). Tout proche, Scey séduit le peintre une dizaine de fois avec son moulin, son « miroir » sur la Loue bordé de grands arbres et son château Saint-Denis en ruines, en somme une sorte de condensé de ses préférences : de l'eau, des arbres et des restes nostalgiques d'un passé révolu : le vieux moulin et le château déchu. Mais pourquoi là et pas ailleurs ? Le choix de Scey et de la Brème, outre leur relative proximité d'Ornans, tient probablement à la présence de Maisières, village situé à peu près à mi-chemin entre Scey et le Puits noir où demeure une famille bourgeoise, les Ordinaire, dont le fils est à la fois un grand ami et un élève de Courbet : pour les deux peintres on a même construit, à côté de la maison, un joli pavillon destiné à la pratique de leur art. Courbet se sent comme chez lui chez les Ordinaire et ceux-ci le soutiendront plus tard au moment de son exil en Suisse. Il séjourne souvent à Maisières et peut donc à loisir aller vers deux de ses lieux de prédilection tout proches : Scey et la vallée de la Brème avec son Puits noir.

La source de la Loue constitue le quatrième site préféré du peintre, puisqu'elle apparaît une quinzaine de fois dans son œuvre. Bien que plus éloignée d'Ornans, la source avait tout pour l'attirer. Le lieu, très spectaculaire était déjà connu régionalement et même nationalement ; de plus Courbet, grand amateur de grottes, de sources jaillissantes, de cascades, de rochers et d'arbres ne pouvait manquer cette grandiose résurgence.

Avec ces quatre sites, Courbet est évidemment loin d'avoir épuisé toutes les possibilités de tableaux que la Haute-Loue lui offre. On ne va évidemment pas lui en faire le reproche, mais on peut au moins s'étonner que certains autres sites n'aient pas retenu son attention.

De nombreux sites ignorés

Le cas de Cléron, voisin de Scey, est emblématique : malgré la Loue, qui prend ici de l'ampleur, ses jolies vallées affluentes (notamment le vallon de Valbois, devenu réserve naturelle) et son château, le village reste ignoré du peintre : trop éloigné déjà de Maisières ? En amont d'Ornans, la vallée, pourtant plus spectaculaire, ne l'intéresse guère, pas plus que les villages où il a dû pourtant passer de nombreuses fois, avec son âne Gérôme (nom du peintre vésulien dont il se moquait...) pour aller peindre la source de la Loue. Il dédaigne Lods, si souvent croqué depuis par les

peintres et où les sujets ne manquent pas (la vigne, le village accroché à la pente, les barrages, les moulins, les usines). Vuillafans, autre gros bourg usinier et vigneron, avec son clocher massif, son vieux pont (sujet que Courbet a pourtant beaucoup aimé peindre ailleurs) et ses deux châteaux n'a pas non plus retenu son attention. Une hésitation pour Mouthier, dont le nom apparaît effectivement sous le titre *Les rochers de Mouthier*, mais dont M. Cl. Jalard note « que la falaise (est) reprise, à quelques différences près, en 1850, sous le titre de : *Environs d'Ornans, le matin...*

Alors, pourquoi Courbet passe-t-il, en quelque sorte en étranger, dans ces villages ? Indiscutablement, par facilité : il a peint au plus près, autour d'Ornans et de Maisières, ne se laissant attirer plus loin que par la source de la Loue qui correspond si bien à ses thèmes préférés. Oserais-je une interprétation complémentaire ? Ne serait-ce pas un certain mépris du citadin d'Ornans pour les villages et les villageois voisins ? Dans la vallée de la Loue, et encore à l'époque où j'y habitais, les Ornanais passaient pour des *glorieux*, ce qui signifie, en Franche-Comté, orgueilleux, prétentieux, dédaigneux. Michèle Haddad rappelle, à propos des Ornanais, que « dans leur orgueil d'avoir eu une histoire prestigieuse (...) on les appelait les *glorieux* et, selon l'un de ses biographes (*M. Zahar*), Courbet était lui-même un *glorieux...* ».

Dans tous ces villages, ainsi qu'à Ornans d'ailleurs, un élément essentiel du paysage n'apparaît presque jamais dans les tableaux du peintre : la vigne.

La vigne « oubliée »

Dans un numéro précédent, j'avais rapidement évoqué ce thème. En effet, tout aurait dû pousser Courbet à s'intéresser aux paysages viticoles. Il vit au milieu des 1 000 hectares de vigne que compte alors la Haute-Loue, dont près de 300 dans sa ville natale, Ornans. Les énormes murgers qui strient les pentes de la vallée, et les centaines de kilomètres de murets qui retiennent les vignes forment d'extraordinaires paysages remarquables depuis fort longtemps. Au XVI^e siècle, l'écrivain G. Cousin, admirait Vuillafans « entourée de toutes parts d'une haute enceinte de montagnes couvertes de vigne presque jusqu'au sommet ». En 1817, peu avant la naissance de Courbet, une enquête donne une description précise du paysage agricole d'Ornans : « les labours occupent les sites bas et unis, les vignes couvrent les coteaux favorisés par l'exposition ; les bords de la rivière, les collines et les versants qui ont leur aspect au nord offrent des prés, les hauteurs de la sommité des montagnes sont couronnées par les bois, les broussailles et les friches » (*Chapuis*). En 1822, l'Annuaire du Doubs vante ainsi le paysage de la Haute-Loue : « son territoire forme un spectacle unique dans le département. (...) Les revers les plus escarpés sont couverts de ceps ; les terres sont contenues, sur les pentes rapides, par une multitude de murs secs, d'un entretien dispendieux » (*Chapuis*).

En outre, petit-fils de propriétaire de vigne et lui-même propriétaire, grand amateur du vin d'Ornans, ville où dit-il, « il y a l'école du Boit sans soif et sans se

griser, dont je suis un des représentants » (*Fernier et al.*), Courbet se désintéresse ou presque des thèmes viticoles. Comme je l'ai déjà écrit, il a titré une seule fois sur la vigne (*Vendanges à Ornans sous la Roche du Mont*), et encore voit-on plutôt, dans ce tableau, les arbres et les rochers que la vigne ; dans *Ornans et son clocher*, on entr'aperçoit seulement des murets de vigne. Parmi ses trois natures mortes aux grappes de raisins, deux sont réalisées dans la prison de Sainte-Pélagie... à Paris.

Le paysage ténu et fragile du vignoble conviendrait-il moins bien à sa palette que les larges taches des rochers, des eaux, des prés, des bois ? Pas sûr... En effet, les rues étroites, bordées de vieilles maisons vigneronnes ou les belles demeures bourgeoises ne l'attirent pas davantage, alors que ce patrimoine bâti sera apprécié de bien des peintres après lui. Le seul tableau de cave qu'il ait entrepris, il le laissera terminer par son ami et « nègre » Cherubino Pata.

Une vision partielle et passéiste des paysages industriels

A l'époque de Courbet, la Haute-Loue ne vit pas seulement de la vigne. C'est aussi une véritable rue d'usines et d'ateliers qui contribuent à sa forte population. En effet, vers le milieu du XIX^e siècle plus de trente « moulins », actionnés par des dizaines de roues à aube, tournent sur la rivière ou sur les ruisseaux affluents (*Chapuis*). Comme ils travaillent souvent à la fois les grains, l'huile, le bois, le chanvre, on compte 129 meules à blé, 22 ribes à chanvre, 21 huileries, 12 scieries ! Les « moulins » actionnent aussi les marteaux des papeteries, ainsi que les martinets qui battent la fonte, fabriquent des outils et des clous ; des tuileries, des tanneries, des distilleries complètent ce panorama industriel et artisanal. Sur la dizaine de kilomètres de la Brème, petit affluent de la Loue particulièrement aimé de Courbet et souvent représenté, se pressent 10 moulins qui entraînent 23 meules à grains, 6 huileries, 5 « ribes » à chanvre.

Or, si Courbet a peint à une dizaine de reprises ce qu'il appelle moulin, barrage, écluse ou papeterie, presque à chaque fois il s'intéresse plus à l'eau qui cascade sur l'écluse ou à celle qui dort derrière le barrage qu'au moulin lui-même. Celui-ci n'est souvent qu'esquissé et les roues à aube qui le font tourner n'apparaissent qu'à deux occasions. Il peint à trois reprises le moulin de Scey, mais son regard porte surtout sur le « miroir » créé par la Loue et sur les arbres qui le bordent, le moulin apparaissant seulement en fond du paysage. Il a même un penchant pour ce qui ne fonctionne plus, comme le moulin abandonné de Longeville, l'ancienne usine de Scey ou un *Vieux moulin*. Une seule véritable exception, celle de *La papeterie d'Ornans* que J.L. Mayaud a soigneusement analysée : la précision de la représentation y « permet de percevoir précisément certains systèmes techniques, comme l'agencement des engrenages qui permet la polyvalence de ces moulins ».

Mais cet exemple suffit-il à faire de Courbet un véritable témoin de la protoindustrialisation ? Dans ses autres tableaux il ne semble guère intéressé par les aspects techniques de cette période préindustrielle. Dans *La scierie* la roue, telle

qu'elle apparaîût, ne pourrait pas tourner... J.L. Mayaud fait d'ailleurs remarquer lui-même que l'artiste « reprend systématiquement le même prototype de moulin ancien qu'il représente obsolète : ce que l'artiste retient, c'est le vieux moulin polyvalent, noyé dans les paysages qu'il affectionne. Ainsi, les établissements artisanaux ou proto-industriels sont présentés dans un cadre champêtre, ils semblent abandonnés, leurs roues sont immobiles : aucune trace de vie ou d'activité humaine ne figure parmi ces toiles où la nature l'emporte ». Quant au petit artisanat il intéresse si peu l'artiste que « la série des petits métiers ébauchée en 1842 avec *Les Rémouleurs* puis *Le Rétameur*, n'aura de suite que bien plus tard, en 1860, dans un simple dessin (...) sur les scieurs de long, présentés, du reste, de façon erronée » (M.Cl. Jalard).

Enfin, si la plupart des moulins de Haute-Loue restent artisanaux, certains sont devenus de véritables usines : la forge de Lods qui fabrique fil de fer, clous et aiguilles emploie environ 500 ouvriers. A Ornans même, l'usine polyvalente des Besson (meunerie, scieries, huilerie, battoir d'écorces) fait travailler une trentaine de salariés. Et cependant, ces aspects proprement industriels n'ont pas plus captivé le peintre, malgré les projets qu'il aurait défendus au cours d'une conversation relatée par Sainte-Beuve dans une lettre : « il a l'idée de faire de vastes gares de chemin de fer, des églises nouvelles pour la peinture, de couvrir ces grandes parois de mille sujets d'une parfaite convenance, les vues mêmes anticipées des grands sites qu'on va parcourir ; des sujets pittoresques, moraux, industriels, métallurgiques ; en un mot les saints et les miracles de la société moderne » et M. Cl. Jalard, qui cite ce texte, poursuit : « mais force est de reconnaître que dans son œuvre, rien ne témoigne de ces vastes ambitions et que le monde industriel et la population ouvrière qu'il suscite ne le retiennent pas ».

Courbet ne s'intéresse finalement qu'une seule fois à l'industrie de la Haute-Loue, et encore a-t-on un doute sur la nature et la localisation de l'usine représentée. En effet, *Les tréfileries de la Loue* montrent une enfilade de maisons à un ou deux étages, avec cheminées, balcons soutenus par des poteaux de bois ancrés dans la rivière, et dont on ne sait trop s'il s'agit de maisons ouvrières ou d'une usine, aucune roue à aube n'y apparaissant. En outre, les tréfileries pourraient être celles de Lods, mais l'usine est surplombée par une sorte d'étroit et haut cône rocheux qui n'existe pas dans ce village et qui fait plutôt penser au Châteauneuf de Vuillafans, mais extrêmement déformé. Au passage, notons encore que ce versant de la vallée, que ce soit à Lods ou à Vuillafans, est alors couvert de vignes que le peintre a une nouvelle fois « gommées » dans sa toile. En somme, comme l'écrit J.L. Mayaud : « force est de constater que l'artiste réaliste ne rend pas compte du dynamisme économique de l'industrialisation et de la protoindustrialisation rurales pourtant largement attesté ». En somme Courbet fait référence à un passé plus ou moins révolu plutôt qu'au présent qu'il a sous les yeux.

Concluons. On ne demande évidemment pas à un peintre d'être géographe ou économiste ou historien. Il est encore moins question de lui reprocher ses choix. Ces

lignes n'ont donc eu pour but que de préciser ces choix et de tenter, dans la mesure du possible, de les comprendre. Quoi qu'il en soit, le peintre restera toujours à cent coudées au-dessus de ses commentateurs !

Bibliographie

Bajou V., *Courbet*, Société Nouvelle Adam Biro, Paris, 2003.

Buchon M., *Scènes de la vie comtoise* (présentation M. Vernus), Presses du Belvédère, CH Sainte-Croix, 2004.

Cousin G., *Brève description du Comté de Bourgogne* (traduction E. Monot), Lons-le-Saunier, Declume, 1907.

Courthion P., *Courbet, raconté par lui-même et par ses amis, ses écrits, ses contemporains, sa postérité*, 2 t., éd. P. Cailler, 1948, 1950.

Fernier J.J., Le Nouène P., Mayaud J.L., *Courbet et Ornans*, éd. Herscher, 1989.

Haddad M., *Courbet*, éd. J.P. Gisserot, 2002.

Jalard M.Cl., *Le tombeau de Gustave Courbet ou l'enchantement du réel*, éd. du Rocher, Monaco, 2005.

Mayaud J.L., *Courbet, L'enterrement à Ornans*, éd. La boutique de l'Histoire, Paris, 1999.

Mayaud J.L., *Gustave Courbet, témoin de la protoindustrialisation*, Bulletin des amis de Gustave Courbet, Ornans, Paris, 1984, n°72.

Zahar M., *Gustave Courbet*, Paris, Flammarion, 1950.